

Les féminismes du *standpoint* sont-ils matérialistes ?

Delphine Frasch

DANS NOUVELLES QUESTIONS FÉMINISTES 2020/1 (VOL. 39), PAGES 66 À 80
ÉDITIONS ÉDITIONS ANTIPODES

ISSN 0248-4951

ISBN 9782889011773

DOI 10.3917/nqf.391.0066

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2020-1-page-66.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Antipodes.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les féminismes du *standpoint* sont-ils matérialistes ?

Delphine Frasch¹

Théorie(s) ou épistémologie(s) du *standpoint*, du « point de vue (situé) », des « savoirs situés », du « positionnement » : les expressions pour désigner cet ensemble théorique ne manquent pas. Elles évoquent un faisceau de thèses qui ne partagent peut-être qu'un lointain air de famille. S'agit-il d'affirmer que tout savoir est relatif à la situation singulière de ses productrices et producteurs, et doit admettre modestement ses limites ? Que le point de vue des femmes ou plus généralement des dominé·e·s sur la domination, voire sur le réel en général, est plus objectif – moins partiel, moins partial – que les autres ? Que tout·e chercheur·e, abstraction faite de sa trajectoire sociale, doit ancrer sa démarche dans les vies et les luttes des femmes ou des dominé·e·s ?

Les épistémologies du *standpoint*² peuvent ainsi sembler, non sans paradoxe, bien difficiles à situer. Sans doute sont-elles en cela victimes de leur succès. Dans le monde anglophone, mais aussi désormais francophone, on les mobilise dans un nombre impressionnant de disciplines³ et plus récemment dans certains milieux militants⁴. Ces usages parfois très inventifs occultent néanmoins la pluralité des théories invoquées et les conflits qui les traversent. Parallèlement, on voit émerger des travaux de synthèse (par exemple Cockburn, 2015) qui les replacent dans les débats du féminisme étasunien qui ont cours depuis la fin des années 1970. Cependant, l'historicisation peut alors se faire aux dépens d'une analyse des propositions spécifiques portées par les divers textes écrits sur le *standpoint* et aux dépens d'une interrogation sur leur pertinence⁵.

Ce que je propose ici est donc moins un parcours historique qu'une reconstruction conceptuelle de quelques-unes de ces propositions, élaborées aux États-Unis dans le courant des années 1980. Reconstruction qui part du

1. Il me faut remercier les personnes qui, par leurs relectures attentives et leurs critiques, ont largement contribué à l'élaboration de ce texte: Julie Arnaud, Hugo Bouvard, Charlie Brousseau, Clara Chaffardon, Paloma Charpy, Guilhem Corot, Thomas Crespo, Alice Feyeux, Claude Gautier, Élise Huchet, Lucie Prauthois, Mickaëlle Provost, Lola Rolland, ainsi que les relectrices de *Nouvelles Questions Féministes*.

2. Je fais le choix de ne pas traduire ce terme. Il est sans équivalent en français, puisqu'il noue ensemble les notions de situation, de point de vue et de prise de position. Voir Puig de la Bellacasa, 2012 : 170.

3. Pour ne choisir que quelques exemples au-delà des sciences sociales: les études de rhétorique (McClish et Bacon, 2002), le journalisme (Steiner, 2018), les recherches en management (Adler et Jermier, 2005).

4. Pour une lecture (à charge) de cette réception militante du *standpoint*, voir Koechlin, 2019.

5. Certains travaux échappent bien sûr à ce constat. Voir par exemple Flores Espinola, 2012 ou Gautier, 2018.

constat suivant : si les représentantes du *standpoint* se disent toutes féministes matérialistes, une telle revendication renvoie moins à un projet partagé qu'à un champ de débats. Cet article souhaite alors contribuer à la vaste entreprise d'identification des conflits que recouvre le terme de féminisme matérialiste⁶. Je précise que mon propos a une portée normative, puisqu'il vise à suggérer ce que telle ou telle définition du matérialisme nous fait gagner – ou perdre – sur le plan des savoirs et des luttes féministes.

Revendiquer la portée critique et utopiste du féminisme de la deuxième vague

En 1986, la philosophe Sandra Harding rassemble sous l'étiquette d'« épistémologies féministes du *standpoint* » (1986 : 26) un ensemble d'auteures qui jusqu'alors travaillaient de manière relativement indépendante. Il s'agit de la sociologue Dorothy Smith, de la philosophe Nancy Hartsock, de la sociologue des sciences Hilary Rose et, sous certaines conditions, de Harding elle-même. Si leurs focales respectives diffèrent, leur revendication d'un féminisme matérialiste présente néanmoins des traits communs. Elle renvoie à leur rapport à la tradition marxiste, où celle-ci est à la fois critiquée dans une perspective féministe et prise comme matrice pour penser la domination et l'émancipation des femmes. Hartsock se propose ainsi, comme l'indique le sous-titre de son article de 1983, de « développer les bases d'un matérialisme historique spécifiquement féministe » ; et Smith (1990 : 200) affirme que « le *standpoint* des femmes étend les stratégies d'enquête de Marx en des formes nouvelles et merveilleusement flexibles »⁷.

Sous cette revendication, il me semble possible de dégager au moins six thèses, que je vais présenter successivement au long de cette première partie : 1)⁸ Il existe des rapports de domination transversaux, qui donnent lieu à la formation de groupes sociaux (aux formes historiquement variables et évolutives) – c'est notamment le cas du genre et des groupes de sexe ; 2) Un aspect historiquement central des rapports de genre est la division sexuée du travail ; 3) Cette division est décisive dans la formation de subjectivités genrées ; 4) Mais le genre s'exerce aussi historiquement selon des modalités idéologiques, qui ont des effets aliénants sur les subjectivités des femmes ; 5) Malgré ces effets, lorsque l'expérience de la domination est collectivement analysée au sein de la lutte féministe, un *standpoint* peut émerger – processus porteur d'un potentiel critique et utopiste unique ;

6. Ces conflits existent depuis la première fois où le terme de féminisme matérialiste a été employé, par Christine Delphy en 1975. Sur l'histoire de ce courant du féminisme, on peut se référer au hors-série n° 4 des *Cahiers du Genre* (2016) ou au n° 4 de *Comment s'en sortir* (2017).

7. Traductions par mes soins. C'est le cas pour l'ensemble des citations présentes dans cet article.

8. Pour faciliter le repérage des six thèses énumérées ici, je reprends plus loin cette même numérotation au début des paragraphes respectifs qui les développent.

6) Enfin, il est politiquement nécessaire d'affirmer qu'une transformation de la recherche scientifique à partir de ce *standpoint* permet de renforcer l'objectivité de celle-ci – de la rendre moins partielle et partiale.

Les implications psychiques de l'assignation des femmes au travail reproductif

1) Smith, Hartsock, Rose et Harding posent l'existence de rapports de domination socialement transversaux (elles parlent de genre, de classe, de race, et parfois de sexualité), qui font diverger structurellement les expériences des individus. La relation de cette première thèse au marxisme est complexe. D'un côté, il s'agit d'une critique : critique de la tendance à accorder une priorité théorique et politique écrasante à la domination de classe. D'un autre côté, le marxisme est pris comme matrice, et cela sur au moins trois points. Premièrement, l'enjeu est de «dénaturaliser» (Hartsock, 1998a : 235) les groupes sociaux, en particulier ceux de sexe. Les groupes ne précèdent pas les hiérarchies sociales, mais sont des effets historiquement variables d'un rapport de domination sans fondement naturel. Deuxièmement, il s'agit d'affirmer que certains rapports de domination se distinguent par leur (relative) persistance historique et leur transversalité sociale (Hartsock, 1998a) – ce qui renvoie à la deuxième thèse, concernant la centralité du travail dans ces dominations. Troisièmement, alors que Hartsock, Rose, Smith et Harding critiquent la priorisation théorique et politique de l'une des dominations sur les autres, la classe en l'occurrence, elles tendent à faire de même avec le genre. Ce point fera l'objet de la seconde partie de mon article.

2) Ces auteures prennent également le marxisme pour matrice lorsqu'elles attribuent la persistance et la transversalité des dominations à la division du travail par laquelle les dominant-e-s exploitent les dominé-e-s, c'est-à-dire s'approprient les fruits de leur travail. Le genre s'exerce à travers une division sexuée des activités, s'opérant au profit des hommes (Hartsock, 1998a). Mais là encore, la reprise du marxisme est une reprise critique : ces auteures parlent plus volontiers d'activités que de travail, dans l'optique de lutter contre la réduction de celui-ci à une activité rémunérée, inscrite dans un cadre professionnel et relevant par excellence de la production de biens matériels (Harding, 1986). Le travail de «reproduction» (Hartsock, 1998a : 115) assigné aux femmes prend aussi la forme d'un travail gratuit, effectué au sein de la famille. Il relève le plus souvent d'un «travail de *care* [*caring labor*]» (Rose, 1983 : 83), soit le soin apporté aux lieux de vie et aux personnes. Enfin, il est naturalisé, c'est-à-dire que sa réalité de travail, ainsi que la contingence de son assignation aux femmes et de son organisation, sont niées à travers la référence à une nature supposée soustraite à toute influence du social (Rose, 1983).

3) Mais la préoccupation première de ces auteures n'est pas de déterminer la position des femmes dans la production et la reproduction : elles ne s'inscrivent

que lointainement dans les débats contemporains autour de la nature du travail assigné aux femmes et des rapports entre capitalisme et patriarcat⁹. Elles s'intéressent plutôt aux « effets » de la forme actuelle de la division sexuée du travail « sur la vie mentale » (Harding, 1986 : 146), autrement dit à ses conséquences affectives et cognitives. Des existences marquées par la relation d'identification à la mère¹⁰ et par l'assignation à un travail mobilisant simultanément « la main, le cerveau et le cœur » (Rose, 1983) forgent des sujets qui tendent à se définir à travers leurs relations aux autres plutôt que comme des êtres séparés. Au contraire, des vies marquées par la nécessité de se distinguer de la mère et par l'affranchissement de tout travail de *care* forgent des sujets qui tendent à s'éprouver comme isolés et à rechercher l'exercice du pouvoir sur autrui (Hartsock, 1998a). Si certaines critiques ont pu y lire un biologisme (Young, 1990), cette troisième thèse partage en réalité la visée dénaturalisante des deux précédentes (Gautier, 2018). Il s'agit d'affirmer que les subjectivités sont structurées (et restructurables) à travers l'influence de la « vie matérielle », à entendre ici comme la position dans les rapports de production et de reproduction (Hartsock, 1998a : 229). La division sexuée des activités joue un rôle central dans la construction sociale de subjectivités genrées, dans « la genèse sociale des compétences de *care* des femmes » (Rose, 1983 : 84) aussi bien que dans l'absence de telles compétences chez de nombreux hommes.

Une conception matérialiste de l'idéologie

4) Néanmoins, affirmer la centralité de la division sexuée du travail dans le système de genre ne revient pas à l'ériger en cause unique de la domination masculine et de l'existence des groupes de sexe. Ceci reviendrait à faire de l'appropriation par les hommes des fruits du travail des femmes un phénomène isolable, non seulement des autres dominations, mais encore des autres aspects du genre, notamment des processus de catégorisation qu'il implique. La division sexuée du travail serait alors conçue comme une structure autonome et transhistorique. Au contraire, le matérialisme de Hartsock, Rose, Smith et Harding est pleinement « historique » (Hartsock, 1998a : 232), au sens où il pense la domination comme l'établissement contingent d'un rapport de pouvoir aux aspects multiples et évolutifs. Si l'exploitation des femmes par les hommes est un aspect central du genre, il faut en saisir à la fois les formes toujours historiquement spécifiques et l'articulation à d'autres modalités d'exercice de la domination.

Les auteures citées élaborent alors une conception matérialiste de l'idéologie (Smith, 1990), où celle-ci est envisagée non comme le reflet inefficace de

9. Sur ces débats, je renvoie aux références fournies en note 6 concernant l'histoire du féminisme matérialiste.

10. Dans son article de 1983, l'une des manières pour Hartsock de penser les conséquences psychiques de la division sexuée du travail est de mobiliser la psychanalyse féministe de Nancy Chodorow. Mais comme elle le note ultérieurement (1998a), cette référence n'a rien de nécessaire: on peut aisément lui substituer une analyse de la socialisation primaire du point de vue du genre.

l'exploitation, mais comme un ensemble de pratiques socialement organisées, constituant une modalité d'exercice de la domination à la fois spécifique et entrelacée aux autres. Smith en particulier (1990 : 4), relisant Foucault à partir du féminisme et de Marx, propose une analyse des « pratiques conceptuelles de pouvoir », à savoir des « pratiques de pensée et d'écriture [...] qui convertissent les expériences directes des personnes [...] en des formes de savoirs dans lesquels [...] leurs points de vue sur leur propre expérience sont transposés et assujettis ». Les subjectivités des femmes sont donc structurées non seulement par leur assignation à un certain travail, mais également par ces pratiques idéologiques dont Smith étudie le fonctionnement en psychiatrie ainsi qu'au sein de sa propre discipline (la sociologie). Autrement dit, les femmes en tant que groupe ont été et sont soumises tant à l'exploitation qu'à des formes historiquement spécifiques d'aliénation. Elles ont été largement privées de la possibilité de forger les instruments de compréhension et d'expression de leurs expériences : ceux-ci font au contraire partie intégrante des mécanismes assurant leur domination (Smith, 1987).

Une telle conception de l'aliénation a souvent été occultée dans la réception des textes de Hartsock, Rose, Smith et Harding. Selon une lecture caricaturale, mais répandue (voir par exemple Jane Flax, 1990), le fait d'être assignées au travail reproductif conférerait automatiquement aux femmes une vision plus vraie de la réalité et de ce que serait une société juste. Mais la conception matérialiste de l'idéologie élaborée par ces auteures les conduit plutôt à poser que l'expérience de la domination, en même temps qu'elle ouvre la possibilité d'une telle vision, en entrave l'émergence effective (Hartsock, 1998a).

Le potentiel critique et utopiste du féminisme de la deuxième vague

5) Elles s'opposent néanmoins à une conception fataliste de l'aliénation, selon laquelle la totalité de la vie psychique des femmes serait irrémédiablement soumise à l'emprise de la domination. Leur matérialisme est, là encore, historique : leur point de référence constant est le processus d'émergence de la deuxième vague du féminisme (voir par exemple Smith, 1990 ou Rose, 1994). Ce processus démontre par les faits la possibilité, pour les dominées, de tirer de leur expérience l'ébauche d'une vision du monde¹¹ opposée à la vision dominante. Et c'est à ce processus que renvoie, dans son sens technique, le concept de *standpoint* – l'opération collective, historiquement située, par laquelle certaines femmes ont commencé à élaborer à partir de leur expérience une perspective à la fois critique et utopiste. Hartsock (1998a) oppose ainsi au point de vue (*viewpoint*) masculin non pas un point de vue féminin, ni même un

11. Le vocabulaire de la vision est omniprésent dans ces textes, du fait de la proximité sémantique du terme *standpoint* avec celui de *viewpoint* (point de vue). Haraway elle-même, tout en réinterprétant ce modèle visuel, le revendique ([1988] 1991). On a là un cas frappant de « visiocentrisme » : voir sur ce point l'article d'Anaïs Choulet dans le présent numéro de *Nouvelles Questions Féministes*.

standpoint des femmes, mais bien un *standpoint* féministe. Cela permet de conjurer deux contresens au sujet du *standpoint*. D'abord, il s'agit d'un accomplissement collectif plutôt qu'individuel (contrairement à ce que soutient par exemple Katherine Welton, 1997). Ensuite, ce concept ne renvoie pas à une vision du monde figée, mais aux idées forgées et constamment renouvelées au sein des luttes sociales (j'y reviendrai dans la seconde partie).

Nous sommes désormais en mesure de saisir l'idée centrale de Smith, Hartsock, Rose et Harding, qui fait toute l'originalité de leur matérialisme. Pour elles, le *standpoint* féministe, en tant que vision du monde élaborée à partir de l'expérience de la domination – notamment l'expérience de l'assignation au travail reproductif –, a un potentiel critique et utopiste unique : « Les conditions de vie des femmes [...] peuvent leur permettre de développer des critiques de la domination et de concevoir d'autres formes d'organisation sociale », un potentiel qui va au-delà de celui des travailleurs masculins (Hartsock, 1998a : 228). D'abord, en analysant collectivement leur expérience du travail reproductif et de l'aliénation, les femmes s'engagent dans l'élaboration d'une critique sociale d'une radicalité inédite. Elles révèlent progressivement le caractère transversal et multiforme du genre (Hartsock, 1998a). Mais l'attention à cette même expérience et aux types de subjectivités qu'elle forge a également une portée « utopiste » sans précédent (Rose, 1994 : xii). Elle permet d'imaginer et d'attiser le désir d'autres modèles de société, dans lesquels le travail reproductif ne serait plus exploité, invisibilisé et dévalorisé, mais serait au cœur de l'activité de chacun-e. Les subjectivités masculines violentes générées par la division sexuée du travail deviendraient des curiosités historiques, tandis que les compétences de soin se mueraient en trait universel de subjectivités « dégenrées ». « Pouvoir » ne serait plus synonyme de domination, mais d'« empowerment réciproque » (Harding, 1986 : 149).

Le matérialisme comme réalisme et la transformation de la science

6) Harding, Rose et Smith se concentrent, plus que Hartsock, sur l'articulation entre le *standpoint* féministe et la recherche scientifique. Leur thèse centrale est que la science est nécessaire au bon développement du *standpoint* féministe, et vice-versa.

Le *standpoint* féministe ne peut se contenter de rejeter en bloc la science établie et d'attendre la science du futur, celle qui émergera de l'abolition de la division sexuée des activités. Il faut en effet se réapproprier la prétention scientifique à l'objectivité (Harding, 1993). Autrement dit, le matérialisme de ces auteures doit également s'entendre comme un « réalisme » (Rose, 1994 : xii). Elles défendent la possibilité de connaître le réel d'une manière qui ne se réduit pas aux idées dominantes dans une situation historique donnée, et de juger que certaines connaissances sont plus objectives – moins réductrices, moins déformantes – que d'autres. Il ne s'agit pas d'affirmer que la vision féministe

est un reflet pur et parfait du réel : le *standpoint* est, on l'a vu, un processus inachevé, évoluant en partie au rythme de l'histoire et des luttes. Mais renoncer à penser que cette vision est moins partielle et partiale que l'idéologie qu'elle combat, c'est se priver d'un instrument de lutte majeur (Hartsock, 1998a : 240). Il est donc nécessaire de revendiquer le fait que les luttes féministes ont permis et permettent encore d'élaborer des visions plus objectives que celles qui avaient cours jusqu'alors dans le monde profane comme scientifique. Et cette revendication peut et doit être portée non seulement au niveau social global, mais aussi au niveau des disciplines scientifiques particulières.

Mais dès lors, c'est la science elle-même qui doit être transformée à partir de l'ancrage dans le *standpoint* féministe, et ce à l'image de la société que l'on souhaite voir advenir. Une telle transformation servirait la science, puisqu'elle renforcerait la lutte contre l'idéologie. C'est en ce sens que Harding peut parler des épistémologies du *standpoint* comme de « projets pour une "science de relève" [*successor science*] » (Harding, 1986 : 139). Smith (1987) pour sa part parle en sociologue : la participation des sociologues à l'élaboration collective du *standpoint* féministe doit conduire à rejeter l'opposition de la théorie tant à l'expérience qu'à la pratique. Les théories disponibles sont critiquées et reconstruites à partir d'une attention constante aux expériences des femmes et aux savoirs qui émergent de leurs luttes. Le rôle spécifique de la sociologie devient alors d'approfondir l'analyse de l'inscription complexe des femmes dans une pluralité de rapports de domination. Cette discipline s'emploie par là même à participer à la reconquête par les femmes d'un pouvoir de comprendre et de transformer leur expérience¹².

Qui peut endosser le *standpoint* féministe ?

J'ai jusqu'ici éludé la question qui constitue à partir des années 1990 l'un des nœuds du débat : qui peut participer à l'élaboration du *standpoint* féministe et revendiquer celui-ci ? Sur ce point, il me semble que Hartsock, Rose, Smith et Harding tentent de tenir ensemble deux perspectives.

D'un côté, un *standpoint* ne peut qu'émerger de « l'expérience de la domination » (Hartsock, 1998a : 240). Il s'agit d'abord de prendre la mesure du fait suivant : il est improbable – et l'histoire le confirme – qu'un individu n'ayant pas fait l'expérience de la domination soit capable de mettre au jour des dimensions encore non reconnues de celle-ci. Tout dans la socialisation et les intérêts des dominant-e-s les engage à résister à la remise en cause de l'idéologie établie : « La vie matérielle [...] non seulement structure, mais également assigne des limites aux manières de comprendre les

12. En ce sens, des parallèles intéressants pourraient être dressés entre la démarche de Smith et la réflexion menée par certaines sociologues françaises sur les apports des savoirs féministes à la méthodologie sociologique (pour un bilan faisant explicitement référence au *standpoint*, voir Isabelle Clair, 2016).

relations sociales» (Hartsock, 1998a : 229). Assurément, les dominé-e-s sont soumis-e-s à l'aliénation ; mais les tensions et les souffrances qui traversent leurs expériences, si elles sont collectivement assumées, rendent plus probable l'émergence de formes inédites de critique. Or, un tel fait – ce sont des femmes et non des hommes qui ont forgé le *standpoint* féministe – a des implications normatives. Les textes des auteures précitées sont en effet traversés par l'idée qu'il est nécessaire de reconnaître aux dominé-e-s, et aux femmes en particulier, un « privilège épistémique » (Hartsock, 1998b : 93), c'est-à-dire une autorité nouvelle dans l'élaboration des savoirs. Non pas, là encore, parce que les expériences des femmes donneraient automatiquement accès à la vérité du monde social, mais parce qu'elles ouvrent la possibilité de développer des critiques inédites.

D'un autre côté, ces auteures considèrent également que les hommes cisgenres peuvent s'éduquer au *standpoint* féministe, « endosser [l']histoire et [l']engagement » que ce dernier recouvre (Clair, 2016), en vue de contribuer à la transformation de la société et des pratiques scientifiques (Harding, 1993). Il y a là non seulement une possibilité, mais une nécessité, d'ordre éthique – puisque les personnes dominantes sont tout autant concernées par la domination que celles qui la subissent – et surtout politique – puisque l'abolition de la division sexuée et plus largement sociale du travail exige la construction d'une « solidarité politique » (Hartsock, 1998a : 239).

Cette seconde perspective est surtout développée dans son versant épistémologique par Harding à partir des années 1990. Il s'agit de fournir, sur la base de la reconnaissance du potentiel critique et utopiste du *standpoint* féministe, une conception alternative de l'objectivité. Au cœur de celle-ci se trouve un impératif d'engagement (Harding, 1986 : 150) : tout-e chercheur-e, abstraction faite de sa trajectoire sociale, devrait inscrire explicitement sa démarche dans les luttes féministes et plus généralement dans les luttes sociales. Un tel impératif trouverait son expression méthodologique dans un « principe d'étrangeté » (Dorlin, 2008b : 30) : tout-e chercheur-e devrait apprendre à se détacher des problématiques constituées à l'intérieur de sa discipline, pour garder constamment en ligne de mire les expériences et revendications des dominé-e-s. Cette perspective, qui a donné lieu à de riches débats épistémologiques¹³, soulève au moins deux questions. Premièrement, le fait de considérer les chercheur-e-s indépendamment de leurs trajectoires sociales entre en tension avec l'insistance sur l'influence de celles-ci dans la construction des savoirs (Puig de la Bellacasa, 2014). Deuxièmement, en l'état, ce principe demeure très flou et trouve des expressions bien différentes selon les contextes de recherche concernés – recherche participative, coproduction des savoirs, etc. – qui demandent à être évaluées en et pour elles-mêmes.

13. Voir par exemple le numéro d'automne 2009 de la revue de philosophie féministe *Hypatia*.

Comment élaborer un *standpoint* féministe sans prioriser le genre ?

Le cœur du féminisme matérialiste de Hartsock, Rose, Smith et Harding renvoie donc à la revendication du potentiel critique et utopiste unique des luttes féministes de ladite deuxième vague, tant pour les mouvements sociaux que pour les sciences. On a vu que, ce faisant, elles tendent à prioriser politiquement et théoriquement le genre. Elles opèrent ultérieurement une autocritique sur ce point (voir par exemple Hartsock, 1998a), mais au moins deux auteures les avaient devancées dans la seconde moitié des années 1980 : Patricia Hill Collins (1986) et Donna Haraway ([1988] 1991), qui ont repris les théories du *standpoint* sans prioriser le genre, tout en continuant de se revendiquer du féminisme matérialiste.

Cyborgs et savoirs situés

En 1988, deux années après l'ouvrage fondateur de Harding, Haraway en propose un commentaire, qui constitue en réalité une critique et correction des premières épistémologies du *standpoint*. Or, cette opération doit être replacée dans une démarche de redéfinition du féminisme matérialiste, entamée trois ans auparavant avec le «Manifeste Cyborg» (Haraway, [1985] 1991). La posture de Haraway, explicitement «ironique» ([1985] 1991 : 157), me semble marquée par une certaine ambivalence. D'un côté, elle se revendique du féminisme matérialiste en s'opposant à la fois au féminisme radical de Catherine MacKinnon qui réduirait les femmes au statut d'objet de l'appropriation sexuelle des hommes et aux politiques de l'identité qu'elle juge essentialistes. D'un autre côté, elle étend son reproche d'essentialisme à un «féminisme marxiste/socialiste» qu'elle «caricature» explicitement ([1985] 1991 : 157), se plaçant dans une position d'extériorité qu'il n'est pas aisé de situer.

Le sens de sa revendication d'un féminisme matérialiste renvoie d'abord à la défense, contre un «constructivisme radical» ([1988] 1991 : 188), d'une certaine forme de réalisme : notre rapport au réel ne se réduit pas à un tissu d'idées ou de discours. Mais Haraway s'emploie à distinguer son réalisme de celui des féministes marxistes/socialistes, dénoncé comme un «essentialisme» ([1985] 1991 : 158). Ce dernier consisterait d'abord à découper artificiellement le réel en catégories supposées anhistoriques et étanches (l'économie, la politique, les idées, etc.), souvent inscrites dans des dualismes hiérarchiques (corps/esprit, animal/machine, etc.). L'ensemble du réel serait ensuite interprété comme l'effet d'une seule catégorie, érigée en cause première : l'économie – dans le cas du féminisme, la division sexuée du travail. Produits par celle-ci, les groupes de sexe seraient conçus comme des ensembles homogènes et figés. C'est pour cette raison que les féministes marxistes/socialistes ne parviendraient pas à prendre réellement en compte la domination de race. Contre cet essentialisme supposé, Haraway conçoit le réel comme un ensemble contingent d'interactions entre des entités

dépourvues d'essence, qui se construisent et se reconstruisent à travers les rencontres, et sont ainsi marquées par l'hybridité, la fragmentation et la non-fixité. En réalité, il me semble qu'Haraway rejoint ainsi (en la développant) la lecture que Harding, Hartsock, Rose ou Smith livrent de la conception marxiste du réel comme conception foncièrement anti-essentialiste (voir par exemple Smith, 1990). Si ces auteures priorisent initialement le genre, c'est sans doute moins l'effet d'un quelconque essentialisme généralisé, que de la tendance marxiste à n'envisager qu'une domination unique, ainsi que de leur propre blanchité (Hartsock, 1998a).

Mais Haraway suggère par ailleurs que sa véritable divergence avec le féminisme marxiste/socialiste se situe sur le plan du diagnostic historique : ce féminisme ne prendrait pas suffisamment en compte la spécificité de la période post-Seconde Guerre mondiale que nous vivons. Là encore Haraway se montre assez ambiguë. D'un côté, elle semble parfois affirmer la persistance de dominations transversales, dans lesquelles l'exploitation est centrale ; sa démarche consiste alors à insister sur les reconfigurations introduites, au sein de ces dominations, par les « relations sociales de la science et de la technologie » ([1985] 1991 : 165). D'un autre côté, elle laisse entendre que la centralité du travail dans la domination est chose du passé, le pouvoir s'exerçant désormais avant tout par le biais des biotechnologies et des technologies de communication. Cela impliquerait l'érosion des dominations transversales elles-mêmes : on serait en voie de quitter le « Patriarcat capitaliste blanc » pour un nouveau système-monde, « l'Informatique de la Domination » ([1985] 1991 : 161), dont le versant culturel serait le « postmodernisme », c'est-à-dire l'effondrement de l'essentialisme. Ce mode d'exercice du pouvoir générerait moins des groupes sociaux aux expériences structurellement divergentes que des « cyborgs » ou des « chimères », soit des hybrides organisme/machine, fragmentés et changeants, et de ce fait irréductiblement singuliers. En lieu et place du groupe des femmes, on aurait désormais « une mer de différences », des singularités en réseaux ([1985] 1991 : 156).

Mais le cœur de la correction du matérialisme du *standpoint* proposée par Haraway est à chercher sur le plan stratégique. Elle reproche au féminisme marxiste/socialiste de viser, à moyen terme, la constitution d'un sujet politique homogène à travers la conversion des femmes à une vision féministe unique et figée ; et, ultimement, l'établissement (ou peut-être le rétablissement) d'une humanité homogène faite de sujets individuels dégenrés et souverains. Au contraire, Haraway invite à chercher le remède « dans le mal » : les subjectivités chimériques générées par « l'Informatique de la Domination » devraient plutôt porter en étendard leur nature irréductiblement hybride et fragmentée. Elle donne à cette rupture stratégique le nom de « savoirs situés » ([1988] 1991 : 183). Les savoirs doivent « se situer », non pas au sens où ils doivent endosser la vision forgée au sein d'une expérience collective de lutte contre la domination – un *standpoint* –, mais au sens où ils doivent se reconnaître comme les produits d'une trajectoire historique

complexe qui les rend irrémédiablement partiels et partiaux. Au cœur de cette stratégie alternative se trouve donc un impératif de « modestie » (Haraway, 1997). Mais là encore, l'auteure affirme ne pas rompre entièrement avec la tradition marxiste/socialiste. L'idéal de solidarité politique, de construction de « connexions partielles » ([1985] 1991 : 181) pourrait être poursuivi à travers une réappropriation subversive des « réseaux » que génère l'Informatique de la Domination ([1985] 1991 : 170). Haraway demeure assez floue sur ce point, mais on peut imaginer qu'elle invite à des alliances explicitement instrumentales et temporaires entre des individus ou des groupes – « sorcières, ingénieur-e-s, ancêtres, pervers-e-s, Chrétien-ne-s, mères et Léninistes » ([1985] 1991 : 155) – qui reconnaîtraient par ailleurs l'hétérogénéité de leurs expériences et visions du monde respectives. La lutte contre la fragmentation des savoirs prend alors la forme d'un appel assez vague à tisser des « conversations partagées » ([1988] 1991 : 191) : les meilleurs savoirs seraient des savoirs modestes, mais partiellement connectés.

Le potentiel critique et utopiste du standpoint féministe noir étasunien

L'importante réception qu'ont connue en France les deux articles de Haraway initialement publiés en 1985 et 1988 a pu occulter d'autres tentatives de redéfinition du féminisme matérialisme du *standpoint*, notamment celle formulée au même moment par Patricia Hill Collins (1986). Je vais m'employer ici à les confronter, mais signale en préambule que les besoins de l'analyse me conduiront peut-être à exacerber les divergences entre les deux auteures. En effet, il est possible de livrer une lecture matérialiste (au sens dégagé en première partie) de la démarche de Haraway qui n'est pas sans entrer en résonance avec l'approche de Collins. Néanmoins, les deux auteures placent leurs accents d'une manière très différente, qui fait qu'elles peuvent être lues et mobilisées à des fins théoriquement et politiquement divergentes.

Si le diagnostic historique de Haraway laisse planer l'ambiguïté, celui de Collins est tranché : l'histoire récente est marquée par une reconfiguration plutôt qu'une érosion du genre, de la race et de la classe. Ces dominations continuent de se distinguer par leur caractère socialement transversal, impliquant diverses formes d'exploitation articulées à diverses formes de violences physiques et psychiques (Collins, 1997). Les expériences des individus divergent donc structurellement le long des axes de domination, et celle-ci contribue à la constitution de groupes sociaux, historiquement variables. Dans le cas étasunien qu'analyse Collins, l'articulation de l'exploitation à une ségrégation sociospatiale et à une répression étatique particulièrement violente a contribué à constituer les Noir-e-s en « communauté ». Cela implique non pas que le genre n'agit pas au sein de cette communauté, mais qu'il y agit d'une manière spécifique, que les femmes noires étasuniennes ont cherché à élucider à travers leur histoire.

Un aspect de la spécificité de leur position sociale a été l'assignation à un travail de *care* (faiblement) rémunéré, celui que les femmes blanches bourgeoises pouvaient déléguer. Cela a donné lieu à des expériences spécifiques, que Collins désigne par le concept d'*outsider within* (1986). D'une part, les femmes noires étasuniennes ont eu plus accès que les hommes noirs aux univers des classes dominantes. D'autre part, leur présence dans ces univers n'est jamais tolérée qu'à titre de présence irréductiblement extérieure.

À l'instar des auteures présentées en première partie, Collins n'affirme jamais que ces expériences spécifiques au sein des rapports de production et de reproduction génèreraient automatiquement une vision du monde achevée. Elle leur reproche néanmoins (1992) de penser le *standpoint* sur le seul modèle d'un mouvement de rupture – le féminisme de la deuxième vague. Dans la définition de Collins, le *Black feminism*, ce *standpoint* féministe noir, doit d'abord être compris comme une vision critique et utopiste que les femmes noires étasuniennes ordinaires ont construite à travers leur histoire dans le cadre de leurs activités quotidiennes, des liens interpersonnels qui s'y nouent, ainsi que d'une large gamme de pratiques artistiques ignorées par la culture dominante. Dans son sens plus restreint, à savoir en tant que mouvement politique et intellectuel émergeant dans le contexte des luttes sociales des années 1960-1970, le *Black feminism* doit donc être conçu comme un moment – certes particulièrement intense – dans la construction continue de cette «longue et riche tradition de pensée féministe noire» (Collins, 1986 : S16).

Plus encore que les premiers textes de Hartsock, Rose, Smith ou Harding, la manière dont Collins envisage le *standpoint* féministe montre que la critique d'Haraway sur l'essentialisme du *standpoint* manque sa cible. L'élaboration collective, à partir d'expériences de domination en partie convergentes, d'une vision du monde critique et utopiste ne relève pas nécessairement de l'adoption d'un point de vue unique et figé. Le *standpoint* féministe noir est présenté par Collins comme un processus historiquement spécifique, qui se construit et se reconstruit constamment à travers des activités et des relations situées. Mais Collins ne suivrait sans doute pas Haraway lorsque cette dernière voit dans le positionnement «femmes de couleur» une «identité cyborg», une «polyphonie désordonnée», une «différence plurivoque, inassimilable, radicale» (Haraway, [1985] 1991 : 156, 159, 174). Il y a bien construction progressive d'un collectif autour de l'élaboration d'une vision du monde qui, quoique ouverte et évolutive, se prétend moins partielle et partielle que les visions dominantes. Dans son livre avec Sirma Bilge (2016), Collins propose par exemple une histoire «par en bas» du concept d'intersectionnalité. Certes, comme le soulignent la plupart des commentaires, le terme lui-même a été fixé et institutionnalisé sous l'effet de l'intervention de Kimberlé Crenshaw (1991). Mais cette dernière ne fait que cristalliser et autoriser des décennies d'élaboration collective de ce concept par des femmes noires ordinaires. En rétablissant la maternité collective du concept, Collins souhaite lui restituer toute sa portée critique et utopiste. Le concept

d'intersectionnalité visait d'abord à mettre en lumière l'irréductible imbrication de la race, de la classe et du genre, conçues comme dominations transversales ancrées dans diverses expériences d'exploitation et de violence. Il appelait alors à poursuivre la reconstruction collective, à partir des expériences de domination, d'une vision révolutionnaire.

Mais s'il faut reconnaître la possibilité qu'un militantisme extérieur aux universités soit une activité « intellectuelle » à part entière, il faut réciproquement admettre la possibilité que la recherche soit une activité « militante » à part entière (Collins, 2013 : 12). L'argument est là encore politique : il s'agit de lutter par toutes les voies, y compris « depuis le ventre du monstre », contre la prétention du pouvoir à « détenir un monopole sur la vérité » (Collins, 2013 : 12). Collins s'adresse particulièrement aux chercheur·e·s qui, de par leur trajectoire, participent à l'élaboration collective d'un *standpoint*. Elle les encourage – il ne s'agit évidemment pas d'une injonction, étant donnée la difficulté de la tâche – à lutter contre « la séparation imposée entre la recherche et le militantisme » (2013 : 9). L'accent n'est donc pas placé comme chez Haraway sur la reconnaissance modeste des limites de son propre point de vue, mais sur la possible transformation de la recherche par l'ancrage de celle-ci dans un *standpoint*, c'est-à-dire dans l'élaboration collective d'une vision critique et utopiste à partir de l'expérience de la domination. Collins identifie deux directions principales que peut prendre une telle démarche. En vue de transformer la société, la chercheuse-militante peut utiliser les ressources critiques et utopistes du *standpoint* auquel elle participe pour s'adresser ou bien à ses pairs, ou bien aux personnes qui subissent la domination et/ou qui luttent pour l'abolir. Collins souligne avoir successivement priorisé l'une ou l'autre stratégie, mais défend surtout la possibilité de les combiner – son ouvrage de 1991, *La pensée féministe noire*, représente une telle tentative.

Conclusion

Dans son article de 2016, Isabelle Clair note que si la notion de *standpoint* connaît une diffusion tardive, mais réelle en France, « elle apparaît souvent comme une notion floue et minimaliste (pour dire que la science n'est “pas neutre”) » (p. 69). Il me semble que les articles de 1985 et 1988 de Haraway tendent plutôt vers une telle interprétation du *standpoint*. C'est pourquoi ils sont souvent mobilisés pour défendre la thèse suivante : le problème initial du *standpoint* – sa tendance à prioriser le genre – s'expliquerait par son essentialisme, au sens large d'une démarche consistant à adosser la construction politique et l'élaboration des savoirs à l'adoption d'une vision du monde unique et figée. Le *standpoint* devrait donc être converti en appel à une modestie anti-essentialiste, c'est-à-dire en une invitation à ne pas masquer la spécificité de la trajectoire depuis laquelle on parle et, partant, les limites de son point de vue. Autrement dit, cette interprétation anti-essentialiste du

standpoint met au premier plan la question de la situation plutôt que celle de l'engagement. Dans un tel cadre, les usages les plus déflationnistes du concept le réduisent à « l'élucidation compatissante de ses privilèges » (Dorlin, 2008a : 30). Des lectures plus riches du *standpoint* se concentrent pour leur part sur l'idée d'une nécessaire « réflexivité [...] sur ses propres valeurs et outils cognitifs » (Dorlin, 2008a : 30) – mais la question devient alors celle de savoir comment rendre possible une telle réflexivité.

Hartsock, Rose, Smith, Harding et Collins défendent chacune à leur manière une forme spécifique et « forte » (Harding, 1993 : 69) de réflexivité. Il ne s'agit pas d'un exercice solipsiste (Bourdieu, 2001) ; mais il ne s'agit pas non plus de la réflexivité communautaire prônée par Pierre Bourdieu, celle d'un champ scientifique cherchant à s'autonomiser par rapport au monde profane. Selon ces auteures, la condition (non suffisante) d'une réflexion efficace sur la manière dont les différents aspects de sa trajectoire influent sur l'élaboration de l'objet de recherche, de la méthode et de l'interprétation, est de « s'exposer » (Clair, 2016 : 76) et de s'éduquer aux visions forgées dans les luttes des femmes, et plus largement dans les luttes contre la domination. Il s'agit de s'y rapporter comme à des ressources critiques et utopistes uniques – quoique traversées par des indéterminations, des tensions et des points aveugles –, ce qui implique de participer en retour aux luttes dont elles ont émergé, ou du moins de tenter d'en assumer l'héritage. Autrement dit, pour avoir des chances de mieux se situer, il faut s'engager. ■

Références

- Adler, Paul Simon et John Jermier (2005). « Developing a field with more soul. Standpoint theory and public policy research for management scholars ». *Academy of Management Journal*, 48 (6), 941-944.
- Bourdieu, Pierre (2001). *Science de la science et réflexivité*. Paris : Raisons d'agir.
- Choulet, Anaïs (2020). « Remédier au paradoxe de l'expérience corporelle au moyen d'une épistémologie du point de contact ». *Nouvelles Questions Féministes*, 39 (1), 33-49.
- Clair, Isabelle (2016). « Faire du terrain en féministe ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213 (3), 66-83.
- Cockburn, Cynthia (2015). « Standpoint theory ». In Shahrzad Mojab (éd.), *Marxism and feminism* (pp. 331-346). Londres : Zed Books.
- Collins, Patricia Hill (1986). « Learning from the outsider within. The sociological significance of Black feminist thought ». *Social problems*, 33 (6), S12-S32.
- Collins, Patricia Hill (1991). *Black feminist thought : Knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*. New York : Routledge.
- Collins, Patricia Hill (1992). « Transforming the inner circle : Dorothy Smith's challenge to sociological theory ». *Sociological Theory*, 10 (1), 73-80.
- Collins, Patricia Hill (1997). « Comment on Hekman's "Truth and method : Feminist standpoint theory revisited" : Where's the power? ». *Signs*, 22 (2), 375-381.
- Collins, Patricia Hill (2013). *On intellectual activism*. Philadelphie : Temple University Press.
- Collins, Patricia Hill et Sirma Bilge (2016). *Intersectionality*. Cambridge : Polity Press.
- Crenshaw, Kimberle (1991). « Mapping the margins : Intersectionality, identity politics, and violence against women of color ». *Stanford Law Review*, 43 (6), 1241-1299.
- Delphy, Christine ([1975] 1998). « Pour un féminisme matérialiste ». In *L'ennemi principal. T1* :

Économie politique du patriarcat (pp. 271-281). Paris : Syllepse.

Dorlin, Elsa (2008a). *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. Paris : L'Harmattan.

Dorlin, Elsa (2008b). *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*. Paris : PUF.

Flax, Jane (1990). *Thinking fragments*. Berkeley : University of California Press.

Flores Espinola, Artemisa (2012). «Subjectivité et connaissance : Réflexions sur les épistémologies du "point de vue"». *Cahiers du Genre*, 53 (2), 99-120.

Gautier, Claude (2018). «De la neutralité axiologique au réalisme des expériences vécues du standpoint». In GenERe (éd.), *Épistémologies du genre* (pp. 97-115). Lyon : ENS Editions.

Haraway, Donna ([1985] 1991), «A cyborg manifesto : Science, technology, and socialist-feminism in the late twentieth century». In *Simians, cyborgs and women : The reinvention of nature* (pp. 149-181). New York : Routledge.

Haraway, Donna ([1988] 1991), «Situated knowledges : The science question in feminism and the privilege of partial perspective». In *Simians, cyborgs and women : The reinvention of nature* (pp. 183-201), New York : Routledge.

Haraway, Donna (1997). *Modest_witness@second_millennium. FemaleMan®_meets_OncoMouse™*. New York : Routledge.

Harding, Sandra (1986). *The science question in feminism*. Ithaca : Cornell University Press.

Harding, Sandra (1993). «Rethinking standpoint epistemology : What is "strong objectivity" ?» In Linda Alcoff et Elizabeth Potter (éds), *Feminist epistemologies* (pp. 49-82). New York/Londres : Routledge.

Hartsock, Nancy (1983). «The feminist standpoint : Developing the ground for a specifically feminist historical materialism». In Sandra Harding et Merrill Hintikka (éds), *Discovering reality : Feminist perspectives on epistemology, metaphysics, methodology,*

and philosophy of science (pp. 283-310). New York : Kluwer Academic Publishers.

Hartsock, Nancy (1998a). *Feminist standpoint revisited & other essays*. Boulder : Westview.

Hartsock, Nancy (1998b). «Standpoint theories for the next century». *Women & Politics*, 18 (3), 93-101.

Koechlin, Aurore (2019). *La révolution féministe*. Paris : Editions Amsterdam.

McClish, Glen et Jacqueline Bacon (2009). «"Telling the story her own way". The role of feminist standpoint theory in rhetorical studies». *Rhetoric Society Quarterly*, 32 (2), 27-55.

Puig de la Bellacasa, Maria (2012). *Politiques féministes et construction des savoirs*. Paris : L'Harmattan.

Puig de la Bellacasa, Maria (2014). *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Haraway*. Paris : L'Harmattan.

Rose, Hilary (1983). «Hand, brain and heart. A feminist epistemology for the natural sciences». *Signs*, 9 (1), 72-90.

Rose, Hilary (1994). *Love, power and knowledge*. Cambridge : Polity Press.

Smith, Dorothy (1987). *The everyday world as problematic. A feminist sociology*. Boston : Northeastern University Press.

Smith, Dorothy (1990). *The conceptual practices of power. A feminist sociology of knowledge*. Boston : Northeastern University Press.

Steiner, Linda (2018). «Solving journalism's post-truth crisis with feminist standpoint epistemology». *Journalism Studies*, 19 (13), 1854-1865.

Welton, Katherine (1997). «Nancy Hartsock's standpoint theory : From content to "concrete multiplicity"». In Sally J. Kenney et Helen Kinsella (éds), *Politics and feminist standpoint theories* (pp. 7-24). New York : Haworth.

Young, Iris (1990). *Throwing like a girl and other essays in feminist philosophy and social theory*. Bloomington : Indiana University Press.